Pour une approche idéologique des *Essais* de Montaigne*

ANDRÉ BERTHIAUME

*"J'estudiay, jeune, pour l'ostentation;
depuis, un peu, pour m'assagir; à cette
heure, pour m'esbatre . . ." (807).*

Une approche idéologique des *Essais* de Montaigne, entreprise sans oeillères dogmatiques, peut certainement conduire à une meilleure connaissance de l'oeuvre. Le sujet ne manque pas d'intérêt mais présente, on s'en doute, de très nombreuses difficultés d'ordre théorique et méthodologique.

Nous ne pouvons ici nous engager dans une longue discussion sur la nature de l'idéologique ou sur ses modes d'inscription dans un texte littéraire. Rappelons tout de même la définition que Louis Althusser donne de l'idéologie: "un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doués d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée."¹ Cette définition est suffisamment large pour nous permettre de recourir au besoin à d'autres points de vue.

En étudiant dans quel milieu social se développe une "vision du monde," l'apport de Lucien Goldmann est précieux, malgré le purgatoire où on le relègue depuis quelque temps. Claude Prévost, fidèle à la pensée de Lénine, voit dans l'idéologie un inconscient culturel² et conclut finement que l'oeuvre est le lieu de rassemblement de plusieurs idéologies ou fragments d'idéologie issues de diverses classes.³ France Vernier étudie les codes dominants, à une époque donnée, de lecture/écriture et détermine le rapport de ces normes avec les intérêts des classes dominantes.⁴ Renée Balibar et Pierre Macherey soulignent les contradictions que cachent la langue soi-disant commune et l'école.⁵ Eliseo Veron voit dans l'idéologique un ensemble de règles de production, une *compétence* sociale, et insiste sur le lien qui relie les discours à leurs conditions de production.⁶

* Communication donnée le 27 mai 1977 lors d'une séance de travail de la Société canadienne d'études de la Renaissance à l'Université du Nouveau-Brunswick, Fredericton.

C'est à l'aide de ces travaux que je présenterai un survol d'éléments idéologiques pouvant éclairer notre lecture des *Essais* de Montaigne. Je poserai des questions plutôt que je n'apporterai des réponses, respectant ainsi d'une part les hésitations actuelles de la recherche idéologique, d'autre part le caractère disons ondoyant de l'essai montaignien.

Incidentement, Montaigne a lui-même défini l'idéologie d'une façon qui n'aurait peut-être pas déplu au jeune Marx: "Chaque science a ses principes présupposez par où le jugement humain est bridé de toutes parts," lit-on dans "l'Apologie de Raymond Sebond" (II, 12).⁷

Commençons par les éléments pré-textuels qui ont pu influencer sur la structure et la thématique des *Essais*. On connaît les faits: en 1570, le seigneur campagnard Michel de Montaigne vend sa charge de conseiller au parlement de Bordeaux pour lire et écrire. Bien que l'épée soit encore plus prestigieuse que la plume, Montaigne préfère celle-ci à celle-là, qu'avait longtemps maniée son père en Italie. La vente de la charge est un acte économique-social qui précède ce qu'il est convenu d'appeler la *retraite*, toute relative qu'elle fut.⁸ Montaigne entend soustraire un lieu, la fameuse tour, "à la communauté conjugale, filiale, civile" (807). Il donne à sa retraite "dans le sein des doctes vierges" un caractère solennel avec les inscriptions latines et les sentences gravées. Pourquoi Montaigne choisit-il l'écriture? Comment s'insère cette pratique dans les milieux idéologiques de l'époque? Quels types de conflits Montaigne résout-il par l'écriture?

On s'interroge encore sur les motivations profondes de cette retraite qu'Hugo Friedrich trouve "insolite."⁹ On a jusqu'ici insisté sur les motifs d'ordre culturel, affectif ou politique. Friedrich souligne l'exemple qu'offrait la tradition antique.¹⁰ Pierre Villey, pour sa part, signale "le goût des loisirs studieux":¹¹ explication valable dont le seul tort est d'être simple. Son éducation très surveillée, son séjour au réputé collège de Guyenne, "le premier en province à réaliser le programme de l'humanisme,"¹² ses études de droit à Toulouse, ses échanges avec les membres du Parlement, notamment Etienne de La Boétie, sa traduction de la *Théologie naturelle* de Raymond Sebond, autant d'expériences qui ont sans doute orienté Montaigne vers l'*otium* littéraire.

Michel Butor évoque le vide créé par la mort prématurée de son ami La Boétie, poète, traducteur, essayiste, qu'une épidémie de dysenterie¹³ emporta en août 1563: une inscription latine n'indique-t-elle pas que Montaigne a voulu par sa retraite "consacrer le souvenir [d'un] mutuel amour"?

Villey insiste sur la déception politique. Montaigne n'aurait pu envisager quelque avancement que ce soit parmi les magistrats, à cause

de la double présence de son beau-père et de son beau-frère dans les hautes sphères de la magistrature bordelaise.¹⁴ Montaigne aurait donc été empêché de suivre l'habituel "processus de promotion sociale des lignages bourgeois."¹⁵

Quoi qu'il en soit, éditeurs, traducteurs, philologues mettent à la disposition des esprits curieux ou déçus un texte moins enluminé mais débarrassé de ses gloses, plus conforme à l'original. Ce sont les livres qui ont appris à Montaigne à "embesongner [son] jugement" (797). Loin de "l'agitation des cours" où il reconnaît avoir "passé partie de la vie" (801), entouré de ses quelque mille livres, Montaigne peut tout remettre en question.

Dans quelle mesure la diffusion accrue du livre, la multiplication des bibliothèques privées, notamment parmi les gens de robe, ont-elles pu contribuer à la retraite solitaire? "Durant la première partie du XVI^e siècle, écrivent Febvre et Martin, l'imprimerie rend accessible à un vaste public, dans toute l'Europe, l'antiquité latine, puis la grecque et, dans une certaine mesure également — l'hébraïque."¹⁶ On sait avec quelle ardeur Montaigne fit l'éloge des livres: "la meilleure munition que j'aye trouvé à cet humain voyage" (806). Munition, consolation "en la vieillesse et en la solitude" (805). On aimerait avoir plus de détails sur les rapports que Montaigne entretenait avec le circuit de la production littéraire, notamment avec ses éditeurs bordelais et parisiens: Simon Millanges qui, "de 1512 à 1623, eut le monopole de l'imprimerie à Bordeaux";¹⁷ Jean Richer, Abel l'Angelier.

Que la vie intellectuelle dépende dans une certaine mesure de la vie matérielle, personne ne songerait à le nier.¹⁸ Or il est un fait simple mais fondamental sur lequel les biographes passent rapidement: l'aisance matérielle de Montaigne. Il la doit à ces antécédents bourgeois: son arrière-grand-père, Ramon Eyquem, avait acheté la terre de Montaigne en 1477, sept ans après que Louis XI eut déclaré nobles les possesseurs de fiefs. Le premier à changer son nom,¹⁹ Michel Eyquem avait les moyens financiers d'"être à soy" (807). Il souligne lui-même sans fausse honte que les "commoditez essentielles" lui sont assurées (799). Ce n'était pas le cas de tous les seigneurs campagnards.²⁰ Dans le volume IV de l'*Histoire de Bordeaux* publiée sous la direction de Robert Boutruche, on peut lire que Montaigne "laissa une succession évaluée à 60,000 livres en capital et à 6,000 livres de revenu. Une centaine d'hommes travaillait pour lui la terre. De Ramon Eyquem à l'auteur des *Essais*, trois générations avaient produit cette fortune et ce loisir, cet *otium cum dignitate*, privilège de la noblesse, "qui est de condition oisive, et ne vit, comme on dit, que de ses rentes."²¹ Villey a bien raison de voir en Montaigne "un grand seigneur, riche, et maître absolu

de tout son temps.”²² En 1590, il peut écrire à Henri IV: “Je suis Sire aussy riche que je me souhaite” (1400).

Abordant le texte même, un double choix hautement idéologique s'impose à nous: celui de la langue, celui du genre.

Quel contraste entre la pompe des inscriptions latines et la modestie de l'avis au lecteur écrit en langue vulgaire, en 1580, neuf ans plus tard! Or n'est-ce pas un réflexe de gentilhomme qui paradoxalement amène Montaigne à choisir la langue commune? Le métier de “faiseur de livres” n'est pas bien vu de la noblesse. Il faut voir comment, dans son avis au lecteur, Montaigne prend ses distances à l'égard des canons dominants de l'utilité et de la gloire: il renonce au service du lecteur et à la faveur du monde, limite son audience aux “parents et amis” provinciaux.²³

Il fait aussi profession de naturel: le “sujet frivole et vain” commande un certain type de discours, le style bas, “comique et privé” (246).²⁴ La “façon simple, naturelle et ordinaire” s'impose pour que l'autoportrait soit ressemblant. Le signifiant doit refléter le signifié, ce qui évoque une idéologie sur laquelle nous reviendrons.

On sait que Montaigne choisit d'écrire son oeuvre en français, malgré les faiblesses qu'il lui trouve (voir l'essai “De la vanité”). Notre “dé-raciné linguistique”²⁵ opte pour la langue du roi, de la cour et du Parlement. Ce choix s'accorde avec le puissant mouvement de centralisation politique marqué depuis trente ans par les fameuses Ordonnances de Villers-Cotterets qui consacrèrent en Bordelais un état de fait.²⁶ Derrière le choix linguistique de Montaigne, on peut donc deviner un parti pris national mais aussi une réaction de classe — ou de caste.

La langue vulgaire qui se développe en contrepoin de la langue savante, ecclésiastique et universitaire est elle-même grosse de contradictions. Selon Jacques Morel, la prose de Montaigne allie le style austère et rythmé des juristes aux pointes gasconnes, un peu à la manière “libre” des Brantôme, Monluc, La Noue, manière qui “témoigne d'un *dire* tout à la fois aristocratique et populaire,”²⁷ parole élevée au rang de langue littéraire.

Dans *Structures mentales et création culturelle*, Goldmann voit dans l'essai “une interrogation à laquelle aucun savoir n'est encore susceptible de répondre.”²⁸ L'essai est en effet un ensemble de questions qui s'opposent au savoir ancien, lequel éclate sous la pression des découvertes philologiques, techniques, géographiques. La quête de l'essai implique une enquête et une écriture, d'où son rythme discontinu, sa forme inachevée, à l'image de la vie qui, selon Montaigne, est “un mouvement inégal, irrégulier et multiforme” (796). Goldmann ajoute que l'essai témoigne de la nécessité d'une mise en question des valeurs traditionnelles mais en même temps de l'impossibilité “de

donner une réponse aux problèmes qu'elle soulève."²⁹ C'est cette tension entre le nécessaire et l'impossible qui est à la source de l'enquête de Montaigne.

On ne s'attardera pas ici sur les origines d'un genre que Montaigne a orienté définitivement. Le sujet a été traité par Villey, Atkinson, Friedrich, Telle, de Feytaud et d'autres. Friedrich voit dans l'essai montanien l'expression d'une époque saturée de culture et de "découvertes"; "[l'essai] est le produit d'une haute et tardive époque de la culture, qui a appris à se regarder d'un oeil critique: aucun primitif ne comprendrait l'essai, aucun n'en écrirait."³⁰ Voilà évoquée la question combien délicate des rapports entre une époque et un genre. On connaît les thèses qui circulent et s'affrontent concernant l'émergence et le développement de l'épopée ou du roman.³¹ Comment établir de façon adéquate des relations entre telle forme d'écriture et telle formation sociale?

Abordons la structure du discours montanien en nous inspirant de Jean-Yves Pouilloux qui voit dans une perspective synchronique le chevauchement de trois discours. Ne discutons pas la pertinence magique du triple, voyons plutôt la nature de ces discours.

D'abord le discours commun, humaniste, culturellement dominant, celui que privilégieront Charron et Pasquier, axé sur la recherche de la vérité d'une opinion. "Ce qu'il s'agit d'apprendre (par le florilège) et de vérifier (par le commentaire), indique Pouilloux, c'est la vérité sur un sujet donné."³² Montaigne accumule *exempla*, citations, adages, leçons, images, arguments *pro* et *contra*, suivant une "logique binaire dont le propre, écrit Jean Paris, est d'interdire tout accès à la conclusion."³³ L'enquête conduit donc à une impasse, "l'addition [des] sens contraires produit un résultat nul."³⁴

La citation latine est la preuve culturelle que Montaigne voit juste. L'héritage antique idéalisé sert de référence pour critiquer le présent. C'est un réservoir de maximes, de notations psychologiques, de bons mots, de "beautés"; un bréviaire, un code.

Ici se pose le problème de la fonction idéologique de la citation. Ce premier discours présente une intertextualité très forte que certains n'hésitent pas à qualifier d'aliénée. A propos de l'évolution du récit rabelaisien, Michel Beaujour parle d'une "culture qui ne parvient *ici* qu'après s'être dévoyée dans un *ailleurs* sacralisé."³⁵ Citation aliénante? En définitive, cette question est peut-être un peu vaine dans la mesure où il faut bien naître de quelqu'un ou de quelque chose. Il demeure tout de même que ce type de discours qui accumule les preuves culturelles marque bien l'importance de la référence dans le système des valeurs humanistes.

Intervient avec la coupure de "l'Apologie de Raymond Sebond" le

deuxième discours: analytique. Discours sur le discours, méta-discours. Surtout après 1588, selon Pouilloux, et avec une impitoyable logique, Montaigne dénonce les fondements épistémologiques de toute connaissance. La vérité est inaccessible, la raison un outil imparfait. "Au moment où l'horreur des guerres de religion montra la limite des idéologies rivales, note Hélène Védrine, Montaigne prend ses distances vis-à-vis de l'héroïsme de l'engagement."³⁶ Montaigne est réduit au rôle de contemplateur: il se contente d'enregistrer le désordre non seulement de la nature mais aussi de la culture. Traditions, coutumes, lois sont arbitraires. Après Rabelais qui l'aurait pressenti en tant que conteur, Montaigne découvre l'arbitraire du signe. Le spectacle des diversités et des infamies incite au conservatisme (vu le désordre, autant s'en tenir au statu quo) et renvoie le spectateur à lui-même.³⁷ Le dernier mot de la quête montaignienne, le chiffre magique, c'est *soi*. C'est la description de soi qui va donner une nouvelle légitimité à l'acte d'écrire.³⁸

Ainsi, après la rupture, une nouvelle couture: moi/l'essai. Montaigne prétend que son livre est miroir fidèle du mouvement de sa conscience; il est revendiqué comme élément identique au locuteur. "Icy nous allons conformément et tout d'un train, mon livre et moy" (793). "Si vous aimez mes essais, dit-il à Henri III, vous m'aimez." Après avoir dénoncé le caractère conventionnel du contrat social, Montaigne propose, mais avec quelle distance humoristique, une théorie du signe qui renvoie à l'idéologie réaliste.

Et nous voilà au troisième discours, celui du je et du jeu, que Pouilloux qualifie de rieur. Montaigne s'adonne à une description de soi d'autant plus complaisante qu'il est microcosme de toute l'humaine condition. Un je laïc, déculpabilisé, parle dans la langue de la vie matérielle. On pourrait d'ailleurs analyser les différentes fonctions de ce je en s'inspirant des recherches de Gérard Genette sur le discours narratif,³⁹ distinguant un je scripteur, narrateur, moqueur, aphoriste, conservateur, poète, engagé, etc. Il nous apparaîtra alors avec toutes ses facettes, sa richesse, sa polyphonie: paradoxal, masqué, singulier. En somme, littéraire.

Car le repli sur soi s'accompagne d'un "repli sur les mots."⁴⁰ La diversion suprême est celle qui mène aux jeux de mots: "je hasarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles je me deffie, (c) et certaines finesses verbales, dequoy je secoue les oreilles; (b) mais je les laisse courir à l'aventure" (943). "Si quelqu'un me dict que c'est avillir les muses de s'en servir seulement de jouet et de pasetemps, il ne sçait pas, comme moy, combien vaut le plaisir, le jeu et le passe-temps. A peine que je ne die toute autre fin estre ridicule" (807). Toutes les questions, les contradictions trouvent leur réponse, leur exutoire, dans

l'écriture littéraire. L'essai de Montaigne accumule *exempla*, maximes,⁴¹ images,⁴² fraye avec le possible,⁴³ l'insolite, l'humour,⁴⁴ autant d'éléments qui signalent un plaisir du texte plutôt qu'une conquête de la connaissance. La forme "libre" témoigne de l'absence de solution... et du plaisir qu'on y trouve. On comprend alors que Montaigne ne retranche pas — le plaisir est dans la redondance — et Pouilloux aurait pu signaler la présence d'un discours englobant, totalitaire, tout bonnement littéraire.

Montaigne montre une grande foi en l'individu connaissant ses possibilités et ses limites, maîtrisant ses passions, se méfiant de l'*extrême* et de l'*étrange* comme de la peste, en accord avec la nature qui se situe dans le juste milieu. Une foi en sa propre nature qui exclut le repentir, la préoccupation du salut et de l'au-delà: "J'ay mes loix et ma court pour juger de moy, et m'y adresse plus qu'ailleurs" (p. 785). Montaigne est particulièrement conscient qu'il doit miser sur sa propre individualité: "les autres s'estudient à eslancer et guinder leur esprit: moy, à le baisser et coucher" (799). C'est déjà le "moi seul" de Rousseau. La mise à l'épreuve du jugement, dans les *Essais*, conduit en définitive à l'acceptation et à l'exaltation de soi: "ma profession... est de m'establir et contenir tout en moy" (p. 793).

Dans quelle formation sociale s'est développé ce système de valeurs? En quoi la vision montaignienne du monde correspond-elle à l'expression d'un groupe social? Existe-t-il un rapport entre le capitalisme naissant et la promotion du moi dans les *Essais*? Cette oeuvre répondait-elle à l'attente d'un certain milieu pas encore conscient de son pouvoir? Assiste-t-on avec Montaigne à la naissance d'un esprit, d'une idéologie? Lucien Goldmann, qui voit dans l'*Encyclopédie* une expression achevée de la bourgeoisie, a-t-il raison de voir dans l'essai montaignien un antécédant?⁴⁵

Y a-t-il homologie entre le je montaignien qui s'essaie et l'esprit capitaliste? Notons d'abord avec Jean Delumeau et Pierre Jeannin l'absence de conscience de classe chez les bourgeois de l'époque: "Un milieu social intermédiaire qui donne alors à l'Europe ses meilleurs écrivains..., ses artistes les plus prestigieux..., des découvreurs..., des réformateurs d'une trempe exceptionnelle..., ne parvient pas à se définir comme classe et n'eut qu'un désir: celui de ne pas rester lui-même,"⁴⁶ ainsi que le montrent les propres parents de notre auteur. Delumeau situe le début de la conscience de classe bourgeoise à la fin du XVII^e siècle.⁴⁷

Il n'en demeure pas moins que la mentalité capitaliste se développe dans la dernière période de la Renaissance avec l'accentuation de la division capital-travail⁴⁸ et que le processus devant conduire au triomphe

du capitalisme est déjà entré en action.⁴⁹ A Bordeaux même, on passe du "commerce routinier que pratiquait jadis le marchand gascon" à "un type et des méthodes d'affaires capitalistes," "avec la circulation des lettres de change, des effets de commerce, de la correspondance commerciale, qui échappent à l'emprise des notaires et de leur seing manuel."⁵⁰ Dans *Naissance et affirmation de la Réforme*, Delumeau a contesté la thèse marxiste suivant laquelle la Réforme aurait été la manifestation extérieure d'une révolution strictement économique et capitaliste.⁵¹ Est-ce que Montaigne, pour sa part, ne participe pas objectivement à la structuration d'une nouvelle classe, à la promotion d'un nouvel idéal terrestre par son individualisme, son laïcisme, son esprit pratique et son conservatisme?⁵² Ou bien se trouve-t-il à consolider une vision du monde aristocratique, celle des bien nés? Il se dissocie en tout cas de la mentalité capitaliste par son indifférence apparente à l'égard des affaires et son refus de l'histoire: "Scepticisme certes, note Hélène Védrine, mais aussi refus de l'aventure de l'humanité."⁵³

Il faudrait encore évoquer le parallélisme entre "le développement de l'art du portrait au XVe et au XVIe siècle et l'affirmation des personnalités individuelles dans la vie quotidienne."⁵⁴ Il semble bien que les arts et les lettres soient venus confirmer la transformation lente mais inéluctable des rapports de production.

Un texte existe aussi — peut-être surtout — par ses lectures. La fortune idéologique des *Essais* de Montaigne présente un intérêt particulier à cause de sa durée et de sa diversité.⁵⁵

Avec son sens critique doublé du respect de l'ordre, son éthique du juste milieu, de la modération, l'exaltation du statu quo et la diversion absolue dans la littérature, Montaigne aurait-il mis en place un prototype de discours que l'on pourrait qualifier de bourgeois? La typologie de ce type de discours reste évidemment à faire. Mais on peut indiquer que la tradition scolaire a toujours tenté d'embourgeoiser Montaigne, souvent au prix de distorsions, en négligeant les circonstances historiques et en niant le désordre inhérent aux *Essais*. L'oeuvre a en effet toujours souffert d'une mise en ordre, depuis Pasquier et Charron jusqu'à Lablénie et les manuels scolaires.

On peut voir dans l'oeuvre de Montaigne la manifestation superstructurelle d'une mutation qui a des racines techniques, sociales, économiques. Les *Essais* impliquent une série de choix à interpréter à la lumière de la théorie idéologique. Ce qui précède montre bien la complexité du sujet. On peut voir dans les *Essais* un carrefour d'idéologies structurantes: humaniste, linguistique, nationale, conservatrice, qui sont du côté du pouvoir: une foi, une loi, un roi, une langue. Mais l'idéologie du je, que boudront les classiques, aura une longue fortune

bourgeoise. Par la libre expression du moi en quête d'un bonheur tout terrestre, dans une forme souple qui fusionne genres et niveaux de langue, les *Essais* paraissent en avance sur leur temps. Avec Montaigne, nous assistons à la promotion de la liberté individuelle — avec ses contradictions. Là peut-être réside la portée "révolutionnaire" du message.

Université Laval

Notes

- 1 Louis Althusser, *Pour Marx* (Paris: F. Maspéro, 1962), IV, p. 238.
- 2 Claude Prévost, *Littérature, politique, idéologie* (Paris: Ed. Sociales, 1973), p. 213.
- 3 *Ibid.*, p. 218.
- 4 France Vernier, *L'écriture et les textes* (Paris: Ed. Sociales, 1974).
- 5 Etienne Balibar et Pierre Macherey, "Sur la littérature comme forme idéologique. Quelques hypothèses marxistes," dans *Littérature*, no. 13 (1974), pp. 29-48.
- 6 Eliseo Veron, "Remarques sur l'idéologie comme production de sens," dans *Sociologie et Sociétés*, vol. 5, no. 2 (nov. 73), Presses de l'Université de Montréal, pp. 45-70.
- 7 Les citations de *Essais* renvoient à l'édition Thibaudet-Rat, *Oeuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard, 1962), 1971 p.
- 8 Voir Roger Trinquet, "Aperçus généraux sur l'attitude de Montaigne après la Mairie de Bordeaux," dans *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, no. 11 (1967), p. 3ss.
- 9 Hugo Friedrich, *Montaigne*, traduit de l'allemand par R. Rovini, Bibliothèque des Idées (Paris: Gallimard, 1968), p. 21.
- 10 *Ibid.*, p. 22.
- 11 Pierre Villey, *Les Essais de Montaigne* (Paris: Librairie Nizet, 1967), p. 28.
- 12 Louis Desgraves, "La renaissance intellectuelle," dans *Bordeaux de 1453 à 1715*, rédigé sous la direction de Robert Boutruche (Bordeaux: Fédération Historique du Sud-Ouest), IV, (1966), p. 191.
- 13 Villey, *op. cit.*, p. 22.
- 14 *Ibid.*, p. 26.
- 15 Jean Delumeau, *La Civilisation de la Renaissance* (Paris: Arthaud, 1967), p. 321.
- 16 Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre* (Paris: Albin Michel, 1958), p. 396-98. Voir aussi: Louis Desgraves, *Bordeaux de 1453 à 1715*, *op. cit.*, p. 198.
- 17 *Ibid.*, p. 194.
- 18 Voir Pierre Barrière, *La Vie intellectuelle en France du XVI^e siècle à l'époque contemporaine* (Paris: Albin Michel, "L'évolution de l'humanité", 1961), p. 9.
- 19 Villey, *op. cit.*, p. 15.
- 20 Daniel Ménager, *Introduction à la vie littéraire au XVI^e siècle* (Paris: Bordas-Mouton, 1968), p. 14.
- 21 Jacques Bernard, "La société. Les classes et l'évolution sociale," dans *Bordeaux de 1453 à 1715*, *op. cit.*, p. 177.
- 22 Villey, *op. cit.*, p. 14.
- 23 Jacques Bernard, "Les cadres de la société," dans *Bordeaux de 1453 à 1715*, *op. cit.*, p. 148.
- 24 Voir Friedrich, *op. cit.*, p. 378 ss. et p. 429, note 318.
- 25 Robert Lafont, "Réflexions sur la situation linguistique et stylistique de l'oeuvre de Montaigne," dans *le Français moderne*, avril 1968, p. 98-104.

32 / Renaissance and Reformation

- 26 Francis Loirette, "Le gouvernement de la cité: Bordeaux dans le royaume de France," dans *Bordeaux de 1453 à 1715*, *op. cit.*, p. 282.
- 27 Jacques Morel, *La Renaissance*, III (Paris: Arthaud, 1973), p. 102.
- 28 Lucien Goldmann, *Structures mentales et création culturelle* (Paris, Ed. Anthropos, "Sociologie et connaissance", 1970), p. 64.
- 29 *Ibid.*, p. 65.
- 30 Friedrich, *op. cit.*, p. 363.
- 31 Voir Claude Prévost, *op. cit.*, p. 222.
- 32 Jean-Yves Pouilloux, *Lire les "essais" de Montaigne* (Paris, F. Maspéro, coll. "textes à l'appui", 1969), p. 97.
- 33 Jean Paris, *Rabelais au futur* (Paris: Seuil, 1970), p. 202.
- 34 Pouilloux, *op. cit.*, p. 35.
- 35 Michel Beaujour, *Le jeu de Rabelais* (Paris: L'Herne, 1969), p. 25.
- 36 Hélène Védrine, *Les Philosophies de la Renaissance* (Paris, Que sais-je? no. 1424, P.U.F., 1971), p. 116.
- 37 Pouilloux, *op. cit.*, p. 66, 71.
- 38 *Ibid.*, p. 114.
- 39 Gérard Genette, *Figure III* (Paris: Seuil, 1972), p. 261.
- 40 Pouilloux, *op. cit.*, p. 116.
- 41 *Ibid.*, p. 21.
- 42 *Ibid.*, p. 90-91.
- 43 *Ibid.*, p. 98.
- 44 Voir André Berthiaume, "Montaigne humoriste" dans *Etudes Littéraires*, Presses de l'Université Laval, vol. 4, no 2, août 1971, p. 187-207.
- 45 Goldmann, *op. cit.*, p. 64.
- 46 Delumeau, *op. cit.*, p. 320. Voir aussi Pierre Jeannin, *Les Marchands au XVI^e siècle* (Paris: Ed. du Seuil, 1957), 192 p.
- 47 Delumeau, *op. cit.*, p. 321.
- 48 *Ibid.*, p. 268.
- 49 *Ibid.*, p. 270.
- 50 Jacques Bernard, "Le mouvement économique. Horizons nationaux et internationaux," dans *Bordeaux de 1453 à 1715*, *op. cit.*, p. 132-133.
- 51 *Naissance et affirmation de la Réforme* (Paris: P.U.F., 1965), p. 257ss.
- 52 Voir Delumeau, *op. cit.*, p. 376.
- 53 Védrine, *op. cit.*, p. 119.
- 54 Voir Delumeau, *op. cit.*, p. 377.
- 55 Voir Pierre Michel, *Montaigne* (Paris: Duros, 1970).